

Marée verte

1.

Deux fois plus précieux

Je regarde la fenêtre, des petits carreaux comme ceux qui encadrent l'encre de mes mots. Des pages de brouillon couvrent mon bureau, je n'arrive pas à me concentrer, j'ai l'esprit ailleurs, mon esprit vadrouille, je gribouille. L'écran de mon téléphone intelligent ne cesse d'attirer mon regard comme s'il devait s'illuminer, m'inviter à quitter ce que tout le monde, ici, à Pénestin, appelle le Manoir de Davarn - la taverne en breton. M'offrir une balade sur la plage, sur le dos de mon cheval Torka, un détour shopping à Guérande, une soirée techno à Nantes, des jetons au casino de la Baule. Je ne suis pas majeure, encore trois mois à attendre, mais mon copain Lucas s'en fout. L'argent gagné au jeu, m'a-t-il dit la première fois en garant sa Ford Mustang devant l'établissement, est deux fois plus précieux que l'argent gagné en travaillant. Ce soir-là, il a changé deux billets de 500 euros, on a filé à la roulette, il a fait des clins d'œil à la croupière, ma voisine de la Pointe du Bile, elle a esquissé un léger sourire, a probablement pensé, c'est le fils de Polo, avec la fille de Villanelle et Paskal, la sœur jumelle de Jezequel, il a misé sur le 17, mon âge, elle a lancé la boule, les jeux sont faits, tourne, tourne petit manège, la bille, ce n'est pas du cinéma, elle a fait monter une clameur autour de la table. 17. Plein. Bingo. En sortant, Lucas m'a embrassé sous un palmier illuminé. Tu me portes chance, je n'ai rien de plus précieux que toi. J'ai refusé le billet de 500 qu'il m'a tendu, je suis ton porte-bonheur, pas ton porte-monnaie et...

Je digresse.

Klervi, arrête, concentre-toi.

Je dois rendre la dissertation demain, jeudi, sur des feuilles à petits carreaux, un délire kafkaïen du professeur de philosophie. Depuis une bonne heure, la consigne me laisse en cale sèche :

« Toute œuvre d'art est un beau mensonge », écrit Stendhal. S'agissant de romans ou de poèmes que vous aimez, dites dans quelle mesure vous partagez cette opinion.

Je regarde par la fenêtre, les nuages filent à vive allure, la marée est basse, la mer se retient, elle pourrait encore faire des siennes, comme une dizaine de jours auparavant. La tempête nous a rappelé, à nous les Bretons, que l'on est peu de choses lorsque l'océan se lance à l'assaut de nos côtes, terrasse les dunes, dessale les marais, retourne les bateaux comme des crêpes, affole les peureux, mitraille les quais d'écume, suicide les fous. Les météorologues l'ont appelée Zelly, ce n'est pas tout à fait vrai, en vadrouillant sur le Net, j'ai trouvé un article, j'ai d'abord pensé que c'était une fake news, mais non, en réalité, c'est un milliardaire breton qui a fait un chèque d'un million d'euros, en échange il a baptisé la tempête Zelly, l'exclusivité, il n'a pas dit pourquoi, alors, ici, sur la presqu'île de Guérande, le milliardaire, il s'est fait habillé pour l'hiver, au lieu de nourrir les goélands, de vomir ses dollars, de tirer son homard du casier, il aurait mieux fait d'organiser un Téléthon, de mouiller la chemise, ça m'a donné une idée.

Bref, de mémoire de ma mère, on n'avait jamais vu une telle déferlante sur la presqu'île de Guérande, le pays nantais. La faute, a-t-on dit dans les médias, au réchauffement climatique. Nolween me l'a répétée dix fois, je devais avoir la tête ailleurs : qui sème le c o deux récolte la tempête.

Zelly partie, j'ai ouvert les volets, retrouvé les petits carreaux salés du manoir, une maison de pierre construite en retrait de la baie de Pont-Mahé, sur la Pointe du Bile. Ty Dawarn. Protégé par des pins centenaires qui ont résisté à la folle course des vents, le manoir a bravé la tempête, laissant quelques tuiles s'enfuir, traverser le parc et s'écraser contre le ranchito qui abrite Torka et Torpedo, le cheval blanc de mon frère Jezequel. Dans la nuit, l'impétueux Torpedo s'est distendu les ligaments de la jambe droite. Torka s'en est sorti indemne, il a bien dû se marrer. C'est un peu notre histoire, à nous, les jumeaux. Je passe toujours à travers les gouttes, un parapluie anti-bêtises et invisible sur ma tête de Sainte-Nitouche, quand mon double se prend des vagues d'avertissements et des marées de critiques. Pas si grave,

question d'habitude. Comme dit notre père qui est en Guyane, une main lave l'autre, autrement dit, l'entraide, c'est la base.

Je suis monté sur Torka, Jez a marché au côté de Torpedo, on a rejoint la Baie de Pont-Mahé, celle que je vois à travers les petits carreaux. Ici, tout le monde le sait, rien de mieux que marcher dans la mer pour soigner les chevaux, leur remonter le moral. C'est l'effet astringent de l'eau froide sur les circuits chauds. Au cours de la promenade, on s'est fait un film, imaginé comment Torpedo avait pu se faire mal. Au bout d'une heure à grave délirer, on a réussi à se mettre d'accord, un exploit ces temps-ci : Zelly jette les tuiles sur le ranchito, le blanc protège le noir, les sabots de Torpedo explosent en vol les projectiles, ça mitraille, le blanc nargue Zelly, la tempête se fâche, Torpedo ne suit plus le rythme infernal, c'est la tuile (ça, c'est de mon frère), la jambe craque, Torpedo serre les dents jusqu'à ce que Zelly aille jouer ailleurs. La chute - elle est de moi : sur ce coup-là, j'ai pris mon pied ! Pas toi Torka ?

Je digresse.

C'est l'heure à disserter, pas à cinémaner, comme dit Nolween, pas à faire son cinéma. Mon regard s'évade, attiré par la Baie de Pont-Mahé, sa longue et large plage en forme de coquille Saint-Jacques, ses grosses tâches vertes, ses croutes blanchâtres. Le crayon se frotte au papier, technique du trompe-l'œil, la gomme efface, noir sur blanc, illusion du réel... L'œuvre d'art doit-elle nous faire comprendre la vérité tout en dissimulant un mensonge ? Il est bientôt 17 heures, Lucas vient me chercher dans une heure, destination surprise, je suis stressée, le téléphone me fait aucun signe, pas même une notification d'Instagram, pas normal. Où est passé Jez ?

Je pourrais me lever, ouvrir la porte, crier JEZ !, entendre son éternelle réponse, yep, pas dispo, laisse-moi un message !, j'anticipe, réveille mes deux pouces, t'es où ? Il devrait être dans sa chambre, de l'autre côté du mur blanc, allongé sur son lit surélevé, son casque sur les oreilles. Je tape du poing contre le mur, il m'ignore, il fait chier, je me lève, deux portes claquent. Il a disparu avec son téléphone.

L'escalier me laisse au rez-de-chaussée, salon, cuisine, son surnom raisonne sur la grande bibliothèque. J'appelle mon frère, messagerie, direct.

Je pose mon téléphone sur la table basse, un reste d'épave. Un rayon de soleil rasant éclaire un tableau signé du prénom de mon père, Paskal, du temps où il n'avait pas le temps de peindre mais où il le prenait, histoire de s'emmêler les pinceaux, de projeter un gros mensonge sur la toile, son amour désenchanté pour Villanelle. Ne plus distinguer le réel du superflu, c'est vraiment ça, une œuvre d'art ? Je le note dans un recoin de ma mémoire, m'attarde un instant sur la photo de mon père, casque de pompier sur la tête, les joues noircies par le feu d'un nouveau combat amazonien, je sors sur la terrasse, Jez m'a jonglé, il s'est barré, pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

Torpedo.

Je traverse le parc, foule l'herbe verte, le soleil me fait de l'œil, l'air frais s'abat sur mes lèvres, je m'approche rapidement du ranchito, notre petite maison de bois qui comprend un grand box, deux places, une cuisine à foin, et un salon fourre-tout. Jez doit masser la jambe de Torpedo. Non, le cheval blanc est seul, il tourne la tête, son œil discourt,

regarde Klervi, je suis seul, ils sont partis, Jez t'a rien dit ?

Je manque de m'étrangler. Mon salaud de frère s'est barré avec mon Torka, sans m'avertir ! Ces temps-ci, il est bizarre, pas net, c'est vrai, il m'arrive même de le frapper, un gros coup de poing sur l'épaule, rien de méchant, tellement il me bassine avec Lucas, à me dire, je comprends pas ce que tu fais avec un mec pareil, pourquoi tu passes plus de temps chez eux qu'à la maison. Il me culpabilise, style, tu pourrais aider maman, depuis que tatig est parti, tu vois pas qu'elle peut pas tout faire, la poissonnerie, le ménage, les courses, la route. Je lui renvoie la balle, tatig, papa, est allé combattre les grands feux en Guyane, l'Amazonie brûle en France, au final, il va revenir, sa mission prend fin dans deux mois, fais pas l'autruche, t'as qu'à faire pompier comme lui, au lieu de te lamenter sur le sort de la planète, de manifester tous les vendredis, tu ferais mieux d'aller au charbon... Bref, une conversation à dormir debout, comme nos chevaux savent mieux les tenir que nous.

Où est mon Torka ?

Mon téléphone est sur la table basse, j'hésite, la plage est à trois minutes à vélo, dix à pied en sautant le mur qui sépare le parc des rochers du Bile, puis

en marchant sur le chemin avant de sauter sur le sable. Je crois apercevoir un cavalier sur la plage située à cinq cent mètres à vol de mouette, non loin de Pen-Bé, le cap situé en face, plein sud, tant pis pour le téléphone, les coups de pédale vont calmer ma colère. La prochaine fois que tu prends Torka sans ma permission, je te tue !

Le vélo file à toute allure, vire à droite, route de l'Espernel, rejoint la Baie de Pont-Mahé, la pente est douce, elle m'autorise à me lever, jambes droites, nez au vent, rien à l'horizon, pas même un pêcheur à pied. Je lance le vélo à terre, saute sur le sable sec, rejoint la Pointe de l'Espernel. Du haut de la dune, le vent me saute aux yeux, comme le suaire blanc, vert et gris que Zelly nous a laissé avant de submerger les marais, jouer aux quilles avec les arbres du parc naturel de Brière ou lessiver les rives de la Loire. Au large, les nuages se reflètent sur les flaques de sel, la symétrie est parfaite, c'est beau à en pleurer, je cligne des yeux, aperçois à cinq cent mètres environ une tâche noire posée sur un magma blanchâtre.

Torka ?

Courir, allonger la foulée, éviter de discourir, chasser le fantôme d'un cheval noir qui s'est noyé dans une flaque d'eau salée, ma fierté, mon Torka attaché à ma vie comme je suis folle amoureuse de Lucas, on est plus fort à deux, ne me flingue pas le moral, Jez, ne me fais pas ça, je zigzague entre des tas d'algues, gris, blancs, ça pue l'œuf pourri, les algues vertes se décomposent depuis un été caniculaire, indien, elles ont pourri nos plages, les chevaux y allaient à reculons, le balai des tracteurs n'avait pas tout nettoyé, les touristes ont boudé la Baie, Zelly a remis le couvert, des tonnes et des tonnes de laitues sorties du ventre de la mer, certains ont dit, Zelly a vomi la merde des hommes, ils n'ont ce qu'ils méritent, d'autres ont fait l'autruche, la tête dans le sable, c'est rien, on contrôle la situation, ils sont partis comme ils sont venus, la meute des journalistes avec, une information en chasse une autre, c'est comme les tempêtes, on reviendra s'il y a des morts, des cadavres, du spectacle à vendre à des bases de données.

C'est Torka, c'est lui, je connais sa robe, c'est une œuvre d'art, pas un beau mensonge, je ne rêve pas, je tousse, je bondis, Torka ne bouge pas d'un poil, je contourne une pile d'algues d'un bon demi-mètre de haut, d'un

insupportable parfum de scandale, trouve enfin le second souffle, l'adrénaline qui me donne l'impression de voler même si le sable molli sous mes baskets, même si les bourrasques de vent me font pleurer. La baie est un tableau, je suis le pinceau qui file vers un cheval noir posé sur une croûte blanchâtre, je suis machinalement les traces d'un quad, au milieu ou de part et d'autre, les griffes des sabots me donnent à lire un quadrupède au galop, un ballet improvisé. Le pinceau va relever Torka, enlisé jusqu'à la croupe, prêter un sourire à Jezequel qui s'abrite derrière la robe noire, casque sur les oreilles, je pose mes mains sur les hanches, cherche mon souffle, ça pue grave, ce que je vois est irréel, ce n'est plus une œuvre d'art, c'est une laide réalité, va te faire foutre Stendhal !

Je grimpe sur le tapis de laitues séchées, c'est mou sous les semelles, l'odeur est épouvantable, les sabots, les pattes de Torka ont été engloutis par le magma, Jez est allongé contre lui, comme s'il avait cherché à se protéger du vomi de Zelly. Le parfum d'œuf pourri m'oblige à me pincer le nez, de l'autre main, je secoue mon frère, je ne sais plus quoi dire, il ne bouge pas d'un pouce, mou comme du beurre fondu au soleil, une claque, deux, que lui est-il arrivé, que s'est-il passé, je le crie encore plus fort, Jez, tu m'entends ? Il me faut le sortir de là, appeler du secours, merde, mon téléphone, je l'ai laissé au manoir, j'inspire le plus d'air possible, je prends Jez sous les aisselles, je m'enfonce, il est trop lourd, j'entends comme un bruit de pneu de vélo qui éclate, je vacille, perds pied.

2.

Entre la vie et la mort

Les paupières sont lourdes, ma gorge sèche, je sens une pression sur l'avant-bras gauche, Klervi, si vous m'entendez, clignez des yeux. La voix est douce, je bouge mes doigts, l'un après l'autre, comme si je montais la gamme, j'entends des bip, elle est penchée sur moi, laisse échapper un léger sourire. L'infirmière porte des lentilles bleues outremer, un collier en argent, sa peau très mate. Elle me dit que je suis à l'hôpital, je ne suis pas allongée, presque

assise, je dois rester calme, le docteur ne va pas tarder. Je suis étrangement paisible, je sens comme une paille dans chaque narine, le magasin de mes souvenirs est fermé à double tour. Il me faut une longue minute pour reprendre mes esprits, me rappeler qui je suis, Klervi Marzan, Ty Dawarn, Lucas Royer, la Ford Mustang, mammig Villanelle, mais impossible de me rappeler pourquoi je suis à l'hôpital.

- Bonjour Klervi, je suis le docteur Tambornez.

Elle est sortie de nulle part, entourée d'un banc de médecins aux visages blancs et lisses qui semblent lui tourner autour, sauf à ce que la tête me joue des tours.

- Qu'est-ce qui m'est arrivée ?

- Vous êtes à la cité sanitaire, à Saint-Nazaire, au service de la réanimation, précise-t-elle. Et ça, dit-elle en pointant du doigt en direction de mon nez, ce sont des lunettes à oxygène.

- J'ai eu un accident ?

- Un petit arrêt respiratoire, on en reparlera plus tard. Comment vous sentez-vous ?

- C'est grave ?

- Votre mère ne va pas tarder, restez calme. Jusque-là, vous avez fait preuve d'un sacré tempérament, mais avec des yeux pareils, ajoute-t-elle, ce n'est pas étonnant : vous avez l'âme d'une battante, un cœur qui résiste à tout.

- Pourquoi ?

Elle en reste sans voix, la dame aux boucles d'or, elle ne devait pas s'y attendre, moi non plus d'ailleurs. Elle se tourne, parle à voix basse, ses mots remontent lentement à la surface, avec des yeux pareils, voilà, ça me revient, ce n'est pas la première fois que l'on me le dit, tu as des yeux revolver, un regard qui tue. Petite, j'étais montée sur un tabouret, j'avais chopé une lampe, miroir, mon beau miroir, pas de revolver en vue, non, mais une pupille ronde, noire, et tout autour des milliers de fleurons jaunes, verts et gris, un champ de tournesols, depuis, mammig n'a cessé de me le répéter,

on se ne regarde jamais assez de près.

- Klervi, reprend Boucles d'or, nous allons vous garder en observation deux jours à la réa, et si tout va bien, vous serez transféré en médecine polyvalente. Normalement...

- Il est quelle heure ?

- Un peu plus de 14 heures.

- Je suis où ?

Elle n'a pas l'air inquiète, elle lâche à la volée, c'est le niveau de conscience qui revient, c'est normal, le banc en blouses blanches frétille.

- A l'hôpital de Saint-Nazaire.

- On est quel jour ?

- Jeudi, précise-t-elle, on fête les Romaric, c'est le prénom de mon père, passons.

Je sens, dans son regard, que ce n'est pas gagné. Saint-Nazaire. Mon cerveau commence sa lente reconfiguration géographique, un fleuve, La Loire, des cités, Nantes, Pornichet, La Baule, Le Croisic, des points cardinaux, Klervi, concentre-toi, vers le nord, La Turballe, Piriac-sur-Mer, la Pointe du Bile, et Pénestin. Ty Dawarn. Je suis passée de l'estuaire de la Loire à celui de la Vilaine sans me perdre, c'est déjà ça, j'ai la bouche pâteuse, des picotements irritent mes narines, j'ai du mal à déglutir. La toubib n'a pas répondu à ma question.

- Qu'est-ce qui m'est arrivée ?

- Tu ne t'en souviens pas, en déduit Boucles d'or.

Elle est passée du vous au tu, ça doit être un jeu.

- Non.

Elle m'attrape ma main droite, la caresse, ses mains sont chaudes, elle porte une alliance.

- Un couple de marcheurs t'a retrouvée sur la plage, près de chez toi.

- La Mine d'or ?

- Non, sur la Baie de Pont-Mahé, la seule plage au monde, dit-elle non sans fierté, que se partagent deux départements. Tu sais lesquels ?

Je me concentre, chargement de la mise à jour.

- Le Morbilhan, au nord, et au sud, la Loire-Atlantique.

- Chefs lieux ?

- Rennes et Nantes.

D'un regard, elle intime au gang des blouses blanches de quitter la chambre, reprend ma main, je me sens soudain mal à l'aise.

- Pour des raisons que je ne peux pas t'exposer, maintenant, précise-t-elle, je suis obligée de te rafraîchir la mémoire, plus vite que prévu. Tu as été victime d'un œdème pulmonaire, probablement dû à une exposition très forte au sulfure d'hydrogène, le gaz qui se dégage des algues vertes en décomposition. Gaz, œdème, perte de connaissance, mime-t-elle de son index en pointant front et poumons. Tu as frôlé l'arrêt cardio-respiratoire.

Elle guette ma réaction, je le vois dans son regard, je suis comme hypnotisée, j'attends la suite sans pouvoir projeter des images sur ses lèvres charnues.

- Tu l'as échappée belle, poursuit-elle, ce qui n'a pas été le cas pour le cheval, ton cheval je crois savoir.

- Torka est mort ?

C'est sorti comme une balle, ma rétine doit fumer.

- Il n'a pas eu le temps de souffrir. Ses sabots ont percé le tapis toxique, ses voies respiratoires ont été immédiatement asphyxiées. Cyanose des muqueuses, mort brutale par asphyxie.

- Ce n'est pas possible, ce n'est pas...

- Je suis désolée.

Ne pas fondre en larmes, bloquer sa respiration, tenir éloigner les images mentales qui refont surface, Torka, sa robe, ses grands yeux, ses grandes dents, ses grandes oreilles, les folles courses sur les plages, à marée basse, je me mets à tousser, je m'irrite, je devrais être mortifiée, je reste étonnamment calme.

- Je suis désolée, répète Boucles d'or.

- On n'est pas dans une série américaine.

- Que veux-tu dire ?

- Ils disent tout le temps, je suis désolé, I am so, so sorry... Sorry de quoi, bordel ?

- Klervi, être désolé, c'est juste une expression familière qui témoigne d'une empathie pour ceux qui souffrent, et qui doivent faire le deuil.

- Le deuil ?

Je suis sidérée, je ne comprends pas ce qu'elle veut dire, Torka, il est immortel, il m'a toujours dit qu'il me survivrait, qu'il s'occuperait de moi, il brouterait l'herbe autour de ma tombe, voilà, je m'en souviens très bien, ok, je lui prêtais mon imagination, mes désirs, ma parole, il m'a donné sa parole, même sur un coup de collier, je ne te quitterais pas, jamais, il ne peut pas me l'avoir reprise.

- Et Jez, pourquoi il n'est pas là ?

Je suis passée de Torka à mon frère, sur le dos de Torpedo, un saut d'obstacles que mon cerveau s'est aventuré au ralenti.

- Jezequel, murmure-t-elle, il est dans une chambre, à côté.

- En réanimation ? Comme moi ?

- Oui, à la différence près qu'il ne s'est pas encore réveillé.

L'écran de son téléphone illumine la poche de sa blouse, elle se tourne, elle dit, oui, justement, cinq minutes pas plus, je suis sidérée et calme à la fois, je nie l'évidence, il doit y avoir un bug quelque part.

La porte s'ouvre, Boucles d'or invite ma mère à franchir le pas, un homme dans son sillage, une moustache épaisse qui lui barre le visage. Le cousin Charles, avocat le jour, pirate nantais la nuit. Je ferme subitement les yeux, je ne veux pas voir l'évidence, l'inquiétude dans le regard de Villanelle, elle prend de mes nouvelles auprès du docteur, elle pourra sortir dans quatre ou cinq jours, inutile de prendre des risques, la chance, dit Charles de sa voix rauque, la chance ne sourit qu'aux audacieux, il a toujours une expression à la bouche, comme mon père.

- Comment vas-tu ma chérie ?

Ses yeux noirs ne cillent pas, elle ne s'est pas maquillée, n'a pas caché ses cernes, sa peau est blanche, elle ne se jette pas dans mes bras, Charles a posé ses larges mains sur ses épaules, il la retient, il la soutient contre vents et marées, c'est son cousin germain, j'ai toujours pensé qu'il avait le béguin pour sa keniterv. Notre famille est bourrée de secrets, les plus vieux remontent à la traite des nègres, pour les siècles, et des siècles, et chez les Kervegan, il n'y a que Charles pour remuer le goémon, et ma mère pour

l'encourager. Cheveux d'or s'éclipse. Comme d'habitude, je réponds par une autre question :

- Jez est réveillé ?

- Pas encore.

Elle abuse, je la connais pas cœur, quand elle ment, elle laisse de l'espace, elle ne s'approche pas trop, elle ne doit pas manquer d'air.

- Le pronostic vital est engagé, on l'a plongé dans un coma artificiel.

Charles ne ment jamais, ma mère le fusille du regard, il m'embrasse, je ne m'y attendais pas, j'ai un léger mouvement de recul, pas le style à dire qu'il est désolé, plutôt à se désoler de ne pas pouvoir parler tout le temps, c'est un éloquent, un perpétuel coup de théâtre au tribunal. Il se lisse la moustache, je voudrais revenir en arrière, rembobiner le fil de ma vie, revenir dans l'escalier qui monte aux chambres, prendre Jez par la manche, le braquer sur mon lit, pas bouger, attendre sagement qu'il me parle des romans ou des poèmes qu'il a aimé, mon frère, c'est un poète qui s'ignore, il change les mots des chansons de BigFlo & Oli, *Ma montre me répète que la vie doit continuer, Mes amis me rappellent qu'un jour je te rejoindrai*, ça me revient, prends ton temps Jez, dis-moi si tu partages la même opinion qu'Henri Beyle, toute œuvre d'art est un beau mensonge, tout mensonge est une œuvre d'art, t'ambiance pas Stendhal, rendez-vous là-haut, si tu veux Jez, dis ce que tu veux, tant que tu ne quittes pas ma chambre...

Ma mémoire se déplie trop vite, Charles me sort de la torpeur, de la machine à remonter le temps, du déni, il va lâcher les chiens, avec ma mère, la famille, les amis, ses relations à Paris, ils vont se battre pour faire éclater la vérité au grand jour, les marées vertes doivent disparaître, c'est un véritable enjeu de santé publique. Il poursuit l'inventaire, mon regard croise celui de mama, mammig, elle n'a pas besoin de parler, son chignon est en désordre, elle est encore plus seule que le jour où elle a accompagné tatig sur le quai de la gare, où elle a vu le père de ses deux enfants partir combattre les incendies en Guyane, l'abandonner, deux, trois mois, il le faut, ma chérie, la planète brûle, voilà, tout me revient, je tressaille, je vois le reflet des fines lèvres de Jez dans le miroir, on était dans la salle de bains, double vasque, du dentifrice sur le bout de son nez épaté, épatant, il ne riait pas, non, cela ne le faisait pas

sourire de voir Villanelle de Kervegan, devenu Marzan au nom de notre père, tourner le dos aux feux de la passion. En fumée, le concert amoureux.

- On va faire comment sans Torka ?

Je viens de jeter un froid. Jez, je le connais, je pourrais même dire que je l'ai fais, pétri, bercé, lesté, chéri, doré, il s'en sortira, mais pas Torka.

- Dans la famille, enchaîne Charles, on n'a pas l'habitude de branzigueller, de chanceler, précise-t-il, fier d'avoir placé un bretonnisme. Comme tous ceux qui ont nos yeux couleur de mer en colère.

- Pourquoi Jez est parti avec mon cheval sur la plage ?

J'ai bien insisté sur le mien, pas le sien, les jumeaux, on avait un pacte.

- La malédiction a frappé à notre porte, avance ma mère.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Ton père est parti, je n'aurais jamais dû accepter. Combattre les grands incendies qu'il répétait, le destin d'un pompier qui se respecte, c'est ce qu'il m'a dit à la gare, droit dans ses bottes...

- Il va revenir !

- Arrêtez toutes les deux, vous n'allez pas...

- Arrête de le défendre Klervi, proteste ma mère, s'il est parti...

- Tu l'as laissé partir, corrige-je.

Elle ne crie pas, elle devrait, si je crie la première, elle n'aura pas le dernier mot, même si je ne peux pas claquer la porte, elle n'osera pas devant Charles. Ces derniers temps, depuis que tatig est parti, elle n'y arrive pas, dépassée par le temps, affolée par les fêtes de Noël, stressée par le chiffre d'affaires, à faire, de la poissonnerie, Jez prend sa défense, l'encourage, il me le reproche, je le défonce, je compose, les mots sont mes amis, nous sommes alliés dans le malheur, séparés par le bonheur.

- Je crois ce que m'a dit une cliente, au supermarché. Son père avait disparu, comme ça, mime-t-elle d'un claquement de doigt, elle m'avait dit d'un regard glaçant : « lorsque le père n'est pas là, c'est la malédiction qui frappe à la porte, pour le remplacer. » J'en ai des frissons dans le dos.

- Tu l'as averti ?

- Qui ?

- Papa ?

- J'ai laissé plusieurs messages, aucune réponse. De toute façon...

- Quoi, de toute façon ?

Je soupire, je n'ai pas la force de combattre.

- Aux dernières nouvelles, souligne Charles, les mégafeux sont devenus incontrôlables en Amazonie, on dit que c'est pire qu'en Australie. Mais, ne t'inquiètes pas, le message a été transmis à qui de droit.

Ma mère se tasse, elle cherche une chaise du regard, Charles l'a fait glisser, elle couine sous le poids de la tragédie, soliloque.

- Pourquoi Jez est parti avec ton cheval sur la plage ? S'il était resté à la maison, il...

- Klervi, tu as ta petite idée ? demande Charles.

- Je ne comprends pas, il n'a jamais monté Torka sans me le demander, c'était un accord entre nous.

- Même en cas d'urgence ?

J'hausse les épaules, je ne sais pas, le cas ne s'est jamais présenté, on n'a pas voulu le voir. Charles encourage sa cousine à poursuivre d'un tendre regard.

- Klervi, dit-elle en se raclant la gorge, les gendarmes sont en charge de déterminer ce qui s'est passé sur la plage.

- C'est la faute à Jez, il n'avait pas que...

- Ne commence ça !, crie-t-elle, ce qui fait sursauter Charles. La faute à Jez ? Ton frère est dans le coma, entre la vie et la mort, et toi, tu dis que c'est sa faute ?

- Jez va s'en sortir, pas Torka.

Ma mère se lève, exaspérée, elle fait un tour sur elle-même, Charles écarte ses bras, elle ne tombe pas, il me jette un regard incendiaire, je n'ai pas besoin de ses conseils, il le sait, ma réputation de râleuse me précède. Mammig met de l'eau dans son vin, elle penche la tête légèrement vers la gauche, elle ne peut pas prendre le risque de perdre la dernière roue du carrosse, sa Klervi chérie, jolie, sa dernière raison d'être. Je la laisse parler, elle finira bien par se décourager si je regarde le bout de mes ongles, sauf si elle me parle de Torka.

Ne nous fâchons pas, elle dit, reprenons. La marée verte a provoqué la mort de Torka, et le coma de Jezequel, la tempête Zelly a vomi ses tonnes de

laitues sur les plages, sans compter les tas qui étaient entreposés depuis des mois, la Mairie a oublié de poser des barrières et des pancartes interdisant l'accès, ajoute Charles, oui, tu as raison reprend ma mère, mais ce n'est pas l'essentiel, pour l'instant, le plus important, c'est le scandale sanitaire et environnemental des marées vertes, la prolifération des algues vertes car on est bien d'accord, pas d'agriculture intensive, veaux, vaches, cochons, et poulets, ajoute amusé le pirate nantais, pas de déjections animales, pas de produits chimiques, donc pas de nitrates, pas d'azote pour engraisser les algues, pas de marée verte, pas d'accidents, et celui de Jezequel n'est pas le premier, loin de là, intercale Charles, et le problème, on y vient, c'est...

Je ferme les yeux, je ne veux rien savoir, pas maintenant, je pense à Torka, j'entends ma mère deviser qu'une tempête médiatique se prépare, les journalistes vont se jeter sur l'accident comme des goélands sur des vers de terre, ils sont déjà devant l'hôpital, et ça, je n'en veux pas, pas tant que Jezequel soit sorti d'affaires. J'ouvre les yeux, ça devait être un signe, une infirmière entre dans la chambre, mammig m'embrasse sur le front, Charles compatit, il lève le poing en l'air, je me retrouve seule, des sanglots envahissent mon âme, je suis une serpillière, bonne à rien, juste à éponger la merde des autres, surtout celle de Zelly.

3.

Fête votre métier, on fera le notre

Klervi ? J'ouvre lentement les paupières, je suis zen, cool, il me regarde, ses yeux brillent, Lucas, viens, je n'ai pas la force de crier, viens, je lui tends la main, il me fait sa marée de bisous, je souris. Il a coupé ses cheveux, laissé une mèche sur le front, une mèche cuivrée, celle que j'aime lui tresser, palmier, ses yeux sont amers, le vert bouteille a viré au marron glacé, il ressemble terriblement à son oncle, Lucien, il a souffert, pris un coup de vieux. Il m'embrasse du bout des lèvres.

- Ça va ?
- J'ai fait le plein d'oxygène.
- Ça te fait halluciner ? blague-t-il en me voyant sourire.

Lucas aime les sensations fortes, conduire vite, prendre des produits qui vrillent la réalité, bosser jusqu'à pas d'heure, il n'a pas encore 19 ans, je revois mon père affirmer, sur son faux ton professoral, il n'en finit pas de repousser les limites de l'adolescence même s'il est entré de plain-pied dans la vie active.

- Et toi, ça va ?

- J'ai pas dormi de la nuit...

- Arrête...

- La vérité.

Son visage est blanc, les narines de son nez retroussé sont rouge, il ne dit pas la vérité, je le sens, l'essentiel, c'est qu'il soit venu, qu'il soit là, qu'il prenne soin de moi, je n'ai plus que lui, Torka n'est plus, je n'ai plus que lui, ça me procure soudain un vertige, mon estomac se serre.

- T'es au courant pour Torka ?

- Qui n'est pas au courant, dit-il en sortant son téléphone de la poche de son blouson tout en vérifiant que personne ne le voit. Depuis hier, ça fait le buzz sur les réseaux, tu veux voir ?, pardon, désolé, bafouille-t-il en me voyant grimacer, on verra ça plus tard.

- Hier ? On est quel jour ?

- Vendredi. Tu es arrivée, ici, mercredi soir, tu t'en souviens pas ?

- Tu n'es pas venue me voir avant ?

- Hier, tu n'as eu droit qu'à une seule visite, ta mère et...

- Charles, oui, je me souviens, j'ai donc dormi depuis tout ce temps ?

Il opine, son téléphone n'arrête pas de vibrer.

- Lucas, tu n'as pas vu mon téléphone ?

- Non, dit-il. J'ai essayé de t'appeler, tout le monde a essayé, tu l'as perdu sur la plage ou quoi ?

- Non, attends, si, ça me revient, je l'ai laissé dans le salon, au manoir, avant de...

Voilà, je tiens le début de la séquence, celle qui m'a fait plonger en enfer, me réveiller au paradis, ici tout est blanc, je passe vite le film d'horreur, le vélo, la baie, l'odeur d'œuf pourri, je me détourne de la mort, reviens à la vie.

- On va faire comment pour Torka ?

- On lui a fait une autopsie.
- Pourquoi ?
- C'est la procédure, les gendarmes...

Il marque un temps d'arrêt, s'il y a bien un mot qu'il n'aime pas prononcer, c'est bien celui-là : gendarme. Lucas, il serait plutôt à ranger du côté des voleurs, oh, c'est pas bien méchant, toujours à repousser les limites, mais ça toujours était un jeu, ici, depuis des générations, le chat, les souris, le braconnage, le travail au noir, et pas que chez les Royer, comme dit Paul, son père, un bras d'honneur au percepteur, ça fait jamais de mal ! C'est ce que j'aime chez mon Lucas, son côté chien fou, limite hors-la-loi, bandit au grand cœur, Robin des Bois.

- Les gendarmes sont au boulot, ça change un peu, chambre-t-il. C'est chaud, cette affaire, les médias en parlent de partout, on dirait que les marées vertes ont englouti la Bretagne, c'est vraiment...

Il ne dit pas, le n'importe quoi, il s'en rend compte car j'ouvre de grands yeux, et dans ce cas-là, il se fait tout petit, lui, le fils de Polo, tout en muscles et grande gueule.

- Pardon, je m'excuse...
- Combien de fois il faudra que je te répète, on ne dit pas, je m'excuse, mais...
- Tu veux bien m'excuser ?

Il a retrouvé sa voix de gamin, note aigue dans un moment grave, je lui en veux, un peu. Au lieu de me témoigner de l'empathie, merci docteur, il est ailleurs, préoccupé, mais pas que par moi, je le sens, il me cache un truc, mais quoi ?

Je n'ai pas le temps de lui répondre, la porte s'ouvre, ma mère m'offre à voir ses longs cheveux bruns, Lucas la snobe, il planque rapidement le téléphone sous le drap, le matelas vibre, mon copain est livide, je peux entrer, dit-elle, ce ne sera pas long. J'opine d'un battement de paupières, elle s'approche, de la lumière brille dans ses yeux couleur de mère en colère.

- Jez s'est réveillé ?
- Non, pas encore, mais il ne faut pas s'inquiéter, ton frère a été placé dans un coma artificiel. La bonne nouvelle, c'est qu'il n'a pas de lésions

cardiaques. Hier, Charles, il a peu exagéré, je ne sais pas ce qu'il lui a pris, il est très excité par cette affaire, tu le connais, mais heureusement qu'il est là.

J'observe Lucas du coin de l'œil, il ne donne pas bonne figure, il me tient la main, il ne regarde que ses doigts enroulés autour des miens.

- Les gendarmes sont dans la salle d'attente, ils voudraient te poser quelques questions. Charles te le conseille, rapporte-t-elle, il faut les aider. Plus vite, on y verra clair, plus vite...

Elle cherche la suite, ça ne vient pas, je deviens parano, tous les deux, là, soit ils se sont pris grave la tête, soit ils me cachent un truc.

- Lucas peut rester ?

Leurs regards se croisent le temps d'un éclair.

- Non, répond-t-elle avec autorité, il a déjà été entendu. Lucas ?

Elle a jeté un froid, un ordre, style, Lucas, tu dégages, les gendarmes ont du pain sur la planche, ils veulent aussi savoir pourquoi Jez a pris le cheval de Klervi, et le reste, tu piges ? Je me fais un film, ce n'est pas l'excès d'oxygène, je suis comme ça, on est comme ça, avec Jez, et aussi avec Lucas, on se fait des films en permanence, c'est notre jardin, on y cultive une imagination sans bornes.

Lucas ne bouge pas, elle n'insiste pas, elle ferme la porte. Je le ranime en détachant les deux syllabes :

- Lucas ?

- Je vais sortir, t'inquiète.

- Qu'est-ce que tu as fais ?

- C'est la procédure, ils m'ont posé quelques questions, c'est tout.

- Pourquoi ?

- Parce que je suis avec toi, dit-il en me posant la main sur le ventre. Juste ça, c'est rien, vraiment...

- Ce n'est pas le moment de mentir, allez...

On frappe à la porte, Lucas retire sa main, range son portable, il s'approche tout près de mes lèvres, je parle la première, mon cœur bat de plus en plus fort.

- Reste, s'il te plait.

- Ils ne vont pas vouloir, dit-il alors qu'on frappe une nouvelle fois à la porte. Je reviens demain, promis ma belle étoile.

- Je vais leur dire quoi aux flics ?

- Tu veux me faire plaisir ?

- Evidemment, quelle question !

- Ne parle pas de Clovis, d'accord ?

- Clovis ? Mais, qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ?

Il ouvre déjà la porte, se cache presque derrière, deux individus entrent, l'homme en tenue toise celui qui disparaît dans le couloir, mon petit cachotier, la femme, en civil, pantalon noir, pull rouge bordeaux en col roulé, s'avance vers moi.

- Bonjour Klervi, je suis la major Victoire Redord, de la gendarmerie de Rennes, voilà, le gendarme Gabriel Beaumont de La Roche-Bernard.

Je lance un timide bonjour, la tignasse rousse de Clovis me revient à l'esprit, Clovis, celui-là, s'il fallait l'inventer, j'inspire bruyamment, j'attends, je repense à Lucien, l'oncle à Lucas, des histoires avec les gendarmes, les poulets comme on dit aussi dans nos campagnes, il en connaît des dizaines, à dormir debout, incroyables, des trafics de partout, mais il ne m'a jamais raconté le début, Lucien ne s'embarrasse pas de détails.

- Nous sommes en charge de l'enquête concernant l'accident sur la plage et...

Je pleure à chaudes larmes, le docteur dirait que je suis revenue en pleine conscience, un choc post-traumatique, les lunettes à oxygène me gênent, je serre les draps, la major se mord les lèvres, elle est désolée, ça ne sera pas long, trois, quatre questions, nous avons tout notre temps, ça va aller Klervi ?

- C'était mon cheval, dix ans ensemble, dis-je en soufflant. Vous comprenez ?

- Bien sûr, mais c'est justement ce que l'on veut savoir...

- Pourquoi Jez a pris mon cheval ?

Ils échangent un rapide regard, ils sont de part et d'autre du lit, je suis toujours semi-assise, ils attendent la suite, peut-être qu'ils se disent, ah, voilà notre témoin-clé, peut-être que je divague.

- C'est à l'évidence une question que nous aborderons plus tard, assure la major. Avant d'en arriver là, est-ce que vous pourriez nous raconter ce qui s'est passé, du moment où vous avez quitté – elle ôte un petit carnet de la poche arrière de son pantalon, lit, le manoir de Darwan, jusqu'à l'endroit où vous avez retrouvé votre cheval, et votre frère ?

J'hésite entre en rajouter, je peux pleurer à la demande, la voir repartir, mettre la tête sous l'oreiller, ou me contrôler, raconter, comme elle dit, pour passer à la suite, répondre à cette maudite question, pourquoi Jez... J'inspire, me lance à l'assaut de ma mémoire, j'essaie d'être le plus précis possible, j'insiste sur l'odeur d'œuf pourri, je cours vers une tâche noire, je zigzague sur la plage, j'arrive au pied d'un gros tas d'algues en décomposition, je ne sens plus l'odeur, ils sont enlisés, Torka ne bouge pas d'un sabot, Jez d'un pouce, il faut que je sorte mon frère de là, et puis, c'est le trou noir. Et la chambre blanche, ici.

Le gendarme n'a pas perdu une miette de ce que j'ai dit, je me rends compte qu'il ressemble un peu à l'acteur métis, Jonathan Daviss, qui joue dans la série Outer Banks, une grave chasse au trésor diffusée sur Netflix, ses dents sont très blanches et...

- Vous n'avez croisé personne ? demande la major qui elle ne ressemble à aucune actrice que je connaisse, quoi qu'un peu à Olivia Ruiz avec son brassard police sur le bras.

- Non.

- Le souvenir d'un détail en particulier ?

Pour la première fois, j'ai la sensation d'avoir faim, mon ventre gargouille.

- Un détail en particulier, je reprends. Ha, si, ça me revient, sur la plage, j'ai suivi les traces d'un quad.

- Un quad ? intervient Beaumont-Daviss. Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

- Ben, les traces sur la plage, quatre roues, assez larges, j'en ai assez fait, que ce soit à la Mine d'or ou près de chez moi, pour...

Je sens que je viens de dire une grosse bêtise, ils vont me faire la morale, style, tu sais pas que c'est interdit, non, mais vous, les jeunes, tout ce qui est interdit ! Mais non, ils restent stoïques, et là, je sens que mes joues prennent la couleur du pull de la major, l'idée a traversé mon esprit aussi vite que le

quad de Lucas qui fonce, plein sud de la pointe du Bile vers Pen-Bé, soleil couchant, à marée basse, qui traverse plein gaz la Baie de Pont-Mahé, je le poursuis à cheval, fonce Torka, fonce. Lucas, Clovis, ça fait tilt dans ma tête, je dois être rouge tomate, *ne parle pas de Clovis, d'accord ?* Les gendarmes ont-ils fait le rapprochement ?

- Pour quoi ? demande la major en attendant la suite. Vous en avez assez fait pour ?

- Pour savoir que ce ne sont pas des traces de 4.4 ou de motos.

- Vous confirmez donc avoir suivi les traces, lesquelles vont ont emmenée jusqu'au tas d'algues ?

- Oui.

Je déglutis, mon cerveau est en surchauffe, une autre question est en train de me glacer le sang : Lucas conduisait-il le quad ?

- Jezequel, votre frère, ajoute-t-elle comme si je l'avais oublié sur la plage, avait-il des problèmes ces derniers temps ?

- Quels problèmes ?

- Ne vous inquiétez pas, Klervi, poursuit-elle. Nous devons tout envisager, fermer toutes les portes pour connaître la vérité. Pour l'instant, et pour être tout à fait franche avec vous, nous travaillons sur deux hypothèses.

- La première, reprend le gendarme en croisant ses bras, c'est celle d'un cavalier qui n'a pas croisé de quad, un cavalier qui a épuisé...

- Essoufflé, corrige la major.

- Essoufflé le cheval, reprend l'élève. L'étalon s'est enlisé dans les algues, le gaz mortel l'a probablement tué, sur le coup. Ça

- Ça, c'est ton avis, le désavoue-t-elle sur un ton autoritaire. La seconde hypothèse, c'est celle d'une course-poursuite entre un quad, dont on ignore l'identité du pilote pour l'instant, et votre cheval, ou plutôt votre frère.

- Comme un rodéo, rebondit le gendarme, qui aurait mal tourné. D'où la question que l'on vous a posé à l'instant : votre frère avait-il des rivaux, un contentieux en particulier ?

- Si vous connaissez la réponse, pourquoi vous me posez la question ?

J'adore. Pour le commun des mortels, un ado, ça reste dans son coin, l'air triste, un air de revanche sur la vie dans l'air, ça répond jamais aux questions,

ou alors par des onomatopées, ça traine les pieds, ça pose pas de questions. Le problème, et Lucas n'arrête pas de me charrier avec ça, tu te poses trop de questions, ma belle étoile, c'est que je suis une boîte à discussions, que j'ai pris l'habitude de répondre par une question, ça fait toujours son effet quand ça n'en bouche pas un coin.

- Aux petits jeux des questions, et même sous oxygène, affirme la major comme si elle avait lu dans mes pensées, vous ne pourrez pas gagner, croyez-moi. Notre métier, c'est de croiser un maximum d'informations, d'abord ceux des témoins, et, aujourd'hui – elle agite son téléphone portable, main en l'air, nous allons très vite, vous saisissez ?

- Je vous ai tout dit, dis-je.

- Et selon vous, reprend le gendarme, qui pilotait le quad ?

- Je n'en sais rien, je vous jure, je n'ai pas vu le quad rouler, j'ai juste vu les traces, et puis, vous voulez en venir où, là ?

- Il apparaît que le quad était piloté par un certain Clovis Petitjean, avance la major. Vous le connaissez ?

- Un peu, oui, son père travaille chez les Royer...

- La famille de Lucas, votre petit copain, ajoute le gendarme. C'est bien ça ?

- Oui.

- Le quad appartient à Lucas Royer, c'est bien ça ?

- Je ne sais pas...

- Lucas possède bien un quad ?

- Oui, mais je ne sais pas si c'est...

- C'est le sien, assène le gendarme.

- Mais comment vous le savez ?

- Grâce à des images de vidéo-surveillance, ajoute la major. La plaque d'immatriculation ne ment jamais, et Clovis Petitjean ne portait pas de casques. Votre frère et Clovis se voyaient-ils régulièrement ? Se sont-ils affrontés dernièrement ?

- Pourquoi cette...

- Répondez s'il vous plaît, conseille Victoire, c'est important.

- Ils sont au même lycée, à Guérande, ils font un bac pro, productions aquacoles, ils doivent se voir, oui, et à Pénestin, on se connaît tous depuis l'enfance. On se voit, on se voit pas...

- S'ils s'étaient bagarrés, s'ils étaient en froid, votre frère vous l'aurait confié ? demande le gendarme.

- Il ne m'a rien dit à ce sujet.

- Existerait-il un conflit lié aux manifestations de juin, menées par votre frère d'une porte à l'autre de Guérande ?

- Les vendredis pour le climat, l'urgence climatique, la protection de la biodiversité, des espèces protégées, énumère la major. Cela pourrait-il être considéré comme une menace par les Petitjean ou les Royer ?

- je ne vois pas le rapport...

- Vous en êtes certaine ?

Je n'ai plus la force de répondre par une question, les battements de mon cœur frappent à mes oreilles.

- Je ne me sens pas très bien...

Ils échangent un nouveau regard, elle opine, je tousse volontairement, elle sort une feuille de papier d'un cartable qui avait échappé à mon attention, elle me la tend.

- Une dernière chose, avant de vous laisser au repos. Voici la photocopie d'une lettre anonyme qui a été déposée par une main invisible, dans la boîte aux lettres de la Mairie de Pénestin, cette nuit, et à notre attention. Lisez-là.

Je l'attrape du bout des doigts.

C une action bien fée trice, pour protéger les espèces protégées, la planète, on revendique la destruction d'un vivier clandestin de civelles, le vivier appartenait aux Royer, on l'a détruit, on respire. Fête votre métier, on fera le notre, on vengera JEZ, on vengera Torka.

Signé le F L O U

Victoire va droit au but. Le FLOU, elle ne sait pas encore ce que c'est, ce que ça veut dire, mais elle doit prendre au sérieux ce qui est écrit, ne rien laisser au hasard, d'abord, l'auteur de la lettre fait le lien entre l'accident sur la plage et un élément nouveau, peut-être déclencheur, la destruction d'un vivier clandestin de civelles, ces petites anguilles qui naissent dans les Sargasses, traversent l'océan Atlantique, remontent les fleuves, la Loire, la Vilaine, puis les affluents. Ensuite, le vivier appartiendrait, parlons au conditionnel, aux Royer, ce qui nous mène d'une part à la seconde hypothèse, le rodéo dans la baie, et d'autre part au trafic de civelles, dans la région, ce n'est un mystère pour personne, un trafic contrôlé en grande partie par les Royer, grâce notamment à Alexandre Petitjean, qui n'est autre que le père de Clovis. On pourrait donc en conclure que Jezequel a participé à la destruction du vivier, sinon pourquoi le venger, donc qu'il appartient au FLOU, peut-être un mystérieux groupe d'écologistes radicaux, on y travaille, mais c'est une hypothèse que l'on voulait vous faire partager, car, voyez-vous Klervi, si c'est le cas, cette affaire pourrait vous faire courir des risques importants, et notre devoir, c'est de vous protéger, vous comprenez ?

Je fais signe que non, de la tête, mais en réalité, je vois bien au-delà, j'entends de nouveau Lucas me confier, *ne parle pas de Clovis, d'accord ?* ça me coupe le souffle, revenez dans une heure, je murmure, il faut que je...

4.

Le baiser des jumeaux.

Je redoute ce moment depuis que je me suis réveillée, que j'ai monté la gamme avec mes doigts. Pas celui de quitter l'hôpital, de retrouver mes potes au skate park de Pénestin, au Café du Centre, au lycée de Guérande, ça, a dit ma mère, pour l'instant, ce n'est pas la priorité, pas celui de franchir le portail du manoir que mon père n'a même pas pris le temps de repeindre, de pleurer l'absence de Torka, de me retrouver face aux Royer, peut-être, j'ai eu le temps d'y penser depuis la visite de la major, peut-être ont-ils poussé Clovis à commettre l'irréparable, les plus gros mareyeurs de la presqu'île en sont capables, ils n'ont peur de rien, ni de personne, faut pas les emmerder,

surtout avec le braconnage des civelles, d'octobre à mars, trente ans que ça dure, soixante saisons, autant de lingots d'or cachés m'a confié un jour Lucas, dans la cave de leur maison commune, aux frères, à leur mère Colette, une villa cossue face à la mer, Ker Colette à Pornichet, non, tout ça, ce sera après, après l'avant, maintenant, j'ai la trouille, je tremble.

Ma mère me pousse légèrement dans le dos, je n'ose pas avancer, dans mon ventre, c'est la tempête, Zelly, à côté, c'est une jolie brise, Jez est là, allongé, pétrifié, entubé, je me suis préparé à lui faire face, à me fâcher, à lui dire mes quatre vérités, j'ai même écrit une chanson, quatre accords, posé mes doigts sur une guitare imaginaire, mais, la réalité me sidère.

- Tu veux que je te laisse ?

Mammig, elle a dû préparer ce moment comme elle ouvre le rayon poissonnerie, ancré dans l'hypermarché de Guérande, en prenant des gants, en ne laissant rien au hasard. Déjà, enceinte, elle jouait au juge de paix, la main sur son ventre, la voix sourde, elle grondait plus souvent celle qui prenait des coups que celui qui les donnait. Je veux bien, oui, dis-je pour leur montrer à tous les deux, cul et chemise, que j'ai du plomb dans la tête, pas que des rêves de princesse écervelée qui fantasme sur le train de vie de Lucas, qui devrait penser à faire des études au lieu d'imaginer un mariage dans un château, un haras en guise de royal cadeau.

Elle m'embrasse dans le cou, disparaît, je prends la main de Jezequel, je dois résister, ne pas m'écrouler, je l'embrasse sur le front, sur les lèvres, petits, jusqu'à ce que l'on grandisse trop vite, que la puberté bride nos émotions, on se tenait la main, partout, dans le parc, sur la plage, au Café du Centre où notre père retrouvait ses collègues patrons pêcheurs pour étancher sa soif de mal de terre, mais dès que l'on se retrouvait tous les deux, sous les draps du lit de nos parents, on s'embrassait sur les lèvres.

Le baiser des jumeaux.

Si j'avais eu mon portable, j'aurais fait des recherches pour savoir ce qu'il faut dire à celui qui est plongé, artificiellement ou pas, dans le coma, mais, je savais que c'était inutile, je le lui dis, Jez, nous sommes des jumeaux, une énigme de la nature qui a fait naître des contes, tu es ma légende, on s'est toujours aimés, parfois déchirés, Je sais que tu m'entends, je te lâcherais pas,

tu me survivras, Torka est parti, il n'a pas survécu, tu m'entends, Jez, tu me survivras.

Mon double ne bouge pas, je râle, il doit imprimer la moindre virgule de ce que je pointe dans son cerveau. Je ne pourrais pas vivre un jour de plus sans toi, on deviendra vieux, très vieux, on se retournera, on conjuguera, chanter, rire, danser, baiser, pire, râler, jurer, dire, noter, lire, rêver, c'est mon rap, rock, pour toi, on dirait qu'on aurait, chacun de notre côté, donner vie à des jumeaux, peut-être même des monozygotes, même sexe, même code ADN. J'approche mes lèvres de son visage, lui offre un second baiser, nez contre nez, celui qui nous a toujours fait rire, celui que l'on se donnait dans le ventre de notre mère après une bataille de coups de pied, le cordon en guise de corde à sauter. On ne s'en souvient pas, c'est vrai, mais c'est un épisode de notre légende à nous, que l'on raconte à tous ceux qui sont impressionnés, émerveillés, par le fait que ceux qui se ressemblent, s'assemblent. Jez, s'il te plait, ne plonge pas, on ne peut pas se quitter comme ça, pas sur...

Je recule d'un pas, je n'ose pas finir ma phrase.

Un malentendu ?

Les points d'interrogations me rendent folle. Pourquoi tu as pris Torka ? Avais-tu rendez-vous avec Clovis ? J'espère que ce n'est pas pour de la weed, que tu n'as pas fumé sur le dos de Torka, sur un cheval, on te l'a assez répété, il faut rester maître de la situation, même à marée basse, et comment tu as pu aller t'enliser dans les algues pourries ? Franchement Jez, je m'aperçois que je lui parle à voix haute, je ne sais pas ce qui me retient d'hurler, Jez, merde, tu as fais quoi, il t'a fait quoi Clovis ? Tu sais ce qu'il m'a dit Lucas, avant de voir les gendarmes, ben, oui, on en est là, tu le crois ou pas, il y a une enquête en cours, il m'a dit,

Ne parle pas de Clovis, d'accord ?

Je tousse dans ma manche, j'ai du mal à digérer tout ça, depuis hier, j'envisage le pire, le scénario que nous aurions facilement imaginé, les pieds dans le sable, sur la dune, la Baie de Pont-Mahé, nos chevaux en liberté, un film inclassable, entre le thriller et l'horreur, un film où il serait question d'une bande de jeunes qui auraient décidé de faire péter un vivier clandestin, histoire de s'amuser, de désobéir, de briser la loi du silence, et toi avec,

évidemment, histoire de m'emmerder, de me punir, tout ça parce que tu es jaloux de Lucas, tu es dans le coma, tu ne le sais pas, les gendarmes ont reçu une lettre anonyme signé de ton Front à deux balles, Océan et Uchronie, David et Mehdi, ils veulent te venger, ils en sont capables, ils sont obsédés, tu as répété ce qu'ils disaient lors des manifestations, il faut combattre le réchauffement climatique comme un combat une invasion militaire, lutte armée tu braillais, vous avez trop pris de weed, de speed, et, si ça se trouve, tu as signé ton arrêt de mort, mais le film, pour l'instant, il ne répond à cette cruciale interrogation : comment Clovis a-t-il su que tu avais détruit le vivier ?

Je ne t'en veux pas, Jez, tout à l'heure, on me transfère en médecine polyvalente, je vais bien, j'ai de la chance, dans deux jours, je retrouve le manoir, promis, je m'occuperais de Torpedo, je ferais tout pour calmer les esprits, imagine un peu le bordel que vous avez foutu, les Royer doivent être fous de rage, la saison n'a pas encore commencé, ils vont devoir faire profil bas, monter à Paris pour arranger le coup, ne pas se retrouver avec une enquête sur le dos, ce ne sera pas la première fois, je sais, ce n'est pas ton problème, je sais, c'est maintenant le mien, je suis au centre du jeu, je, tu dois revenir à la vie, je dois tenir Clovis éloigné, il est capable de venir te tuer, déguisé en infirmière, il est fou. De toi, depuis toujours.

5.

J'ouvre les yeux, je suis tournée vers la droite, de tout mon corps, ma vue est trouble, le parfum d'un gros bouquet de roses blanches et rouges m'enivre, je n'ai rien dit à Lucas au sujet de la lettre anonyme, je revis, j'ai changé de chambre, je tends l'oreille, rien, pas un bruit. Je recouvre lentement mon esprit, sur la table de chevet, je remarque une feuille, posée en équilibre sur un verre, je la saisis, c'est la copie de la lettre anonyme, je relis vite fait, le FLOU claque comme le fouet d'un dresseur, je maudis mon frère, David, Nolween et Mehdi, je n'en connais pas d'autres, les quatre cavaliers de l'Apocalypse, du Front de Libération de l'Océan et de l'Uchronie. Pourquoi les gendarmes ont-ils laissé la copie à portée de ma mémoire ?

- Klervi ?

Je sursaute, me tourne à bâbord, si j'étais un pirate, j'aurais sorti mon épée, décapité la langue de serpent.

- Vous êtes là ?

- Tu t'es réveillée - la major regarde sa montre, il y a cinq minutes, j'ai poussé la porte, tu étais agitée, tu t'es rendormie, je me suis dit que ce ne serait pas long, je me suis faite tout petite et, dit-elle en agitant son téléphone d'une main, j'ai pas mal de lecture.

Un autre jeu débute, celui du docteur, du vous au tu, je pressens qu'elle va poser les cartes sur la table.

- Il faut que je te parle, dit-elle, c'est urgent.

- Vraiment ?

La major s'est légèrement maquillée, un trait de rouge à lèvres, mat, son visage est rond, ses yeux marrons, elle cherche à affiner ses traits, elle étire son œil avec un eye-liner, amandes à croquer, son col roulé a changé de couleur.

- On est quel jour ?

- Samedi, matin, précise-t-elle. Il est bientôt 8 heures.

- Vous travaillez le samedi ?

- Et le dimanche s'il le faut, pas toi ?

Elle se lève, fait trois pas en direction de la porte, le pantalon colle aux cuisses, on ne pas dire qu'elle est grosse, disons forte sur les hanches. Si Colette, la grand-mère de Lucas la voyait, d'un coup d'œil, elle la jugerait désintéressée par l'argent et la gloire, elle dirait « la soupe d'un avare est toujours maigre », et elle s'y connaît Colette, question finances, c'est elle qui mène encore la barque des Marées de l'Atlantique, l'entreprise de mareyage qu'elle a créée au siècle dernier à La Turballe.

Et Colette, elle est sèche comme un hareng fumé.

Victoire Redord croise ses bras, pose son doigt sur la bouche, elle réfléchit à ce qu'elle va me dire, je repense à Jezequel, au FLOU, la veille de son accident, on s'était pris la tête, il voulait à tout prix que j'arrête de sortir avec Lucas, pour la première fois, il l'avait surnommé le Traficoteur, contraction de trafiquant et d'emberlificoteur, escroc, voyou, avait-il martelé pensant que

ma tête pouvait être assez molle pour en garder l'empreinte, il m'avait dit, jette-le avant qu'il ne soit trop tard, comme d'habitude, il n'avait pas dit la suite, laissant planer un doute, mais là, je sens l'étau se resserrer autour de ma tête de linotte.

- Puisque tu viens de relire la lettre anonyme, qu'est-ce que tu en penses, tu en retiens quoi ?

Je ne m'attendais pas à ça, elle le voit, j'en reste bouche bée.

- Venger Jez, peut-être ?

- C'est ce qui te saute à l'esprit ?

- Et Torka, évidemment.

- Ton cheval donc ?

J'opine du chef, elle fait le tour du lit, un léger sourire aux lèvres, attrape une boîte de chocolats, me la tend, Villanelle m'a dit hier que tu adorais le noir, bio, équitable, ça vient de l'Atelier, avec deux T, Tradition, Tentation. Je me laisse aller, ça fond dans la bouche, la fleur de sel explose mon palais, c'est trop bon, j'en pique un autre, l'engloutis.

- Donc venger Torka, reprend-t-elle. Tu en serais capable ?

- Vous croyez vraiment à cette lettre ?

- La question, ce n'est pas d'y croire, c'est d'abord de vérifier si c'est plausible ou pas. Tu ne m'as pas répondu...

- Ben, moi, j'ai pas envie de me poser la question, voilà.

Je ne sais pas si elle lit sur mon front, mais je pense très fort à Lucas, lui, je peux tout lui demander, la vie de ma mère, il tuerait n'importe qui si je lui demandais, à commencer par celui qui me ferait monter au ciel, crierait vengeance.

- Passons, dit-elle en revenant s'asseoir à bâbord. Comme je te l'ai dit hier, il est aussi de mon devoir de te protéger. Je vais donc à l'essentiel : si tu as été témoin de quoi que ce soit, Klervi, concernant le trafic de civelles ou autres, tu dois m'en parler. Ces gens-là ne plaisantent pas, il y a beaucoup d'argent en jeu, et au bout de la chaîne, ce sont des hommes sans foi, ni loi. Tu comprends ce que je te dis ?

C'est on ne me peut plus clair mais je dois l'embrouiller, pas question que je lui balance tout ce que je sais sur le braconnage des petites anguilles, et le

business qui va avec. Chez les Royer, les Marzan, les Kervegan, partout en Bretagne, c'est une loi que l'on transmet de génération en génération comme la recette du kouign amann, c'est la loi du silence. Didrouz lezenn.

- Je vais vous décevoir mais...

- Qui fait partie du FLOU ?

- Je n'en sais rien, promis !

La major ouvre sa main droite, rien, la referme, l'ouvre, elle récupère une pièce d'un euro, la coince entre le pouce et l'index, c'est ce qui nous différencie du singe paraît-il.

- On va regarder ça autrement, propose-t-elle. Côté face, un accident sur la plage, peut-être causé par le sulfure d'hydrogène, par les algues vertes en décomposition.

- Ce n'est pas certain ?

- Pas encore, faut attendre le résultat de l'autopsie pratiquée sur le cheval, et les conclusions relatives à la perte de connaissance de Jezequel. Je poursuis, dit-elle sur un ton ferme. La vidéo, celle qui surveille l'accès à la plage, nous donne un premier indice : le pilote du quad, c'est Clovis Petitjean, d'ailleurs, il l'a reconnu...

- Ha bon ?

Je tends la main, engloutis un autre chocolat sans même le contempler.

- Il ne pouvait pas le nier. Ton frère et lui se sont échangé des messages, affirme-t-elle en remuant son téléphone en l'air - c'est une manie, j'en conclus. Clovis Petitjean a donné rendez-vous à ton frère, écrivant, « j'ai des carottes pour Torpedo », c'était à peu près un quart d'heure avant que tu tentes de joindre Jezequel.

- Vous avez piqué mon téléphone ?

Je suis en train de me découvrir, le ton, trop aigu, m'a trahie, je viens de lui dire que mon téléphone transporte des secrets, des échanges avec Lucas, avec mes potes Nolween et Louise, mes posts sur les réseaux sociaux, mes photos, vidéos, celle où je suis nue, au pied des falaises de la Mine d'or...

- Nous l'avons en effet emprunté, comme nous l'autorise l'enquête préliminaire qui nous a été confiée par le procureur du tribunal de Nantes. Mais ne t'inquiète pas, on te le rendra, ton téléphone, dès que tu sortiras d'ici.

Je panique un instant, ils ont trouvé quoi dans mon téléphone, qu'est-ce qui pourrait se retourner contre moi ?

- Pourquoi vous me dîtes tout ça ?

- Coté face, dit-elle en arborant la pièce, l'accident, coté pile, la lettre anonyme, une seule et même pièce.

C'est le moment que je redoutais le plus, les côtés d'une même pièce, je ne dois donner aucun signe de faiblesse, dans ma nouvelle chambre, je suis en position de force, intouchable, je dois gagner du temps pour sortir Lucas de ce mécano infernal.

- Vous êtes mytho, vous, les gendarmes, non ?

Elle aurait eu un fusil d'assaut, je ne serais plus que confettis de chair et de sang. Ses yeux restent aussi ronds que le chocolat que j'envoie direct pour adoucir mon impertinence.

- Klervi, murmure-t-elle, il est fort probable que ton frère a été chassé sur la plage, les traces au sol ne mentent pas, par une personne qui connaît aussi bien la mer qu'il sait piloter.

- Clovis, en déduis-je.

- Oui, celui qui pilotait le quad de Lucas Royer.

- Mais...

- Je termine, dit-elle sèchement, puisque tu n'as pas l'air de comprendre, toute seule. Si Jezequel a participé à la destruction d'un vivier, qui plus est clandestin, qui appartiendrait aux Royer, ce qui n'a rien d'incroyable, insinue-t-elle, Clovis a donc participé à une manœuvre préméditée qui ne relève pas seulement de l'intimidation, mais de la mise en danger d'autrui, article 221-3 du code pénal. Voire d'une tentative d'assassinat.

- Ass...

- Ce n'est pas tout, Klervi.

Sur ma carte mentale, un carton apparaît, comme dans les films muets, pour ceux qui n'auraient pas compris l'agencement des images : Lucas est en danger. Je ne pense à mon frère, qui est dans le coma, à mon père, encerclé par les mégafeux, à ma mère, isolée dans un manoir construit sur le sale fric d'un trafic mondial d'esclaves, j'ignore les membres du FLOU, David, Nolween et Mehdi, dont la vie ne tient peut-être plus qu'à un fil, les frères

Royer, Paul et Lucien, je pense soudain à l'héritier du clan des mareyeurs, mon amour, ma belle étoile, celui qui m'a libérée de mes complexes, celui d'être trop grande, maigre, timide, celui qui m'a encouragé à faire mon premier concert, à la fête du cheval, à écrire mes premiers textes, à jouer avec les mots comme il joue à la roulette, à faire de mon prénom, un nom de scène.

Lucas est en danger. Pris dans entre deux feux, celui des gendarmes qui pourraient découvrir le trafic familial, celui d'avoir prêté le quad à Clovis, d'être complice d'une tentative d'assassinat, pourquoi pas en être le commanditaire.

La major reçoit un texto, y répond rapidement.

- As-tu conscience, Klervi, que tu as participé à un trafic d'espèces protégées, en l'espèce, ose-t-elle, celui des civelles ?

- Pas du tout, je murmure. Je n'ai jamais participé à quoi que ce soit, c'est vraiment n'importe quoi votre affaire...

Je fixe la boîte de chocolats, je ne dois surtout pas rougir.

- Et que ton petit trafic a tué ton cheval ?

Je balance la tête de droite à gauche, non, non, ce n'est pas possible.

- Tout ça, c'est de la faute des agriculteurs, de l'agriculture intensive, des politiques qui s'en sont foutus plein les poches depuis cinquante ans, et tout. S'il n'y avait pas eu d'algues vertes sur la plage, je ne serais pas là à me faire torturer...

- Tout de suite, le grand mot, répond la major d'un sourire sardonique.

Elle va prendre la porte, remballer ses questions à l'emporte-pièce, elle va me dire d'un méchant regard, on va se revoir au poste, tu verras si tu fais la maligne, sous le drap, je vais lui faire un doigt d'honneur, quand reviendra Tambornez, je ferais la grande malade, j'ai mal partout, elle ne pourra que me croire, moi qui reviens de loin, de la Baie de Pont-Mahé, la toubib, elle a de l'empathie, pas comme cette dinde et son téléphone qui remue au bout de sa main.

- Comment te dire Klervi ? Tu as en partie raison : s'il n'y avait pas d'algues vertes, le cavalier et le cheval n'auraient pas été asphyxiés. Mais depuis jeudi dernier, de l'eau a passé sous le pont. La lettre anonyme nous a mises sur la piste du trafic des civelles, et, pour être franc avec toi, ce qui

n'était qu'une hypothèse est en train de devenir, je ne dirais pas une certitude, avoue-t-elle d'une voix toujours aussi calme, mais une révélation.

- Je ne comprends pas toujours pas, mens-je.

Elle cherche mon regard, m'offre un autre chocolat. Je refuse, croise les bras, elle le remarque.

- C'est normal que tu sois dans le déni, on passe tous par là. Le décès, la douleur, les soucis, la trahison, on se protège, on déploie un sacré art de l'esquive. Avant de tomber de haut, de se faire très mal.

- Pourquoi vous me parlez de trahison ?

Elle me tend son téléphone, lis Klervi.

Concernant le trafic d'espèces protégées, la loi Dadue de 2013 punit de 7 ans de prison et de 150 000 euros à 750 000 euros d'amende les trafiquants d'espèces protégées opérant en bande organisée.

Articles L415-3 à L415-5 du code de l'environnement

- Vu les éléments en notre possession, dont tu ignores jusqu'à l'existence, même s'ils sont enregistrés dans ton téléphone, il nous sera relativement facile de démontrer que tu as participé, pas seule, mais en bande organisée, au trafic de civelles, et que tu es donc passible d'une peine de sept ans de prison ferme.

- Mais vous êtes folle ! Je n'ai rien fait, je ne ferais pas de mal à une mouche !

- C'est toujours ce qu'on dit...

- Tout ça, c'est la faute à Clovis !

- Je croyais que c'était la marée verte...

Je reprends mon souffle, je parle trop vite, des images défilent, celles qui ont été téléchargées, vues, croisées et revues par les gendarmes, je ne vois rien qui me rattache à l'underground business des Royer, Lucas ne peut pas m'avoir trahie, utilisée, c'est impossible, il m'aime, il m'a même parlé de mariage, il n'a d'yeux et de roses que pour moi.

- Je vous le promets, je ne sais pas qui fait parti du FLOU, je n'ai jamais été au courant de la destruction du vivier qui se trouvait dans les marais du Mès, je ne comprends pas ce que vous m'expliquez, vous pigez ?

Elle insiste pour que je mange un autre chocolat tout en attrapant son manteau. Les prés salés du Mès, c'est le jardin secret des Royer, ce n'est pas là qu'on y pêche les civelles, plus maintenant m'a racontée un jour Colette alors qu'on s'y promenait, main dans la main, mais c'est sous une serre qu'Alexandre Petitjean monte le vivier clandestin, une piscine hors-sol dans laquelle on plonge les petites anguilles, et des tuyaux d'oxygène, en attendant de les transporter vers l'empire du Soleil levant.

Je ne peux pas rester les bras croisés, je dois lui clouer le bec à la poulette.

- J'ai compris votre petit jeu...

- Lequel ?

- Vous avez la trouille, les algues vertes, ça fait peur à tout le monde, dis-je. Et surtout à vous, les gendarmes. Mon père, il est pompier, il nous en a parlé avant de partir en Guyane, il suit le dossier depuis une vingtaine d'années...

- Cela n'a rien d'étonnant, mais continue Klervi.

Je fais comme si elle n'était pas là, j'arme ma langue de cartouches, de mots qui doivent faire mouche.

- Jusqu'à présent, la justice n'a reconnu aucun mort humain, c'est un sujet chaud bouillant, personne ne veut le voir, pourtant, sur la plage, les algues sont fluorescentes, on ne voit que ça, mais personne ne les voit, c'est trop bizarre, ça flingue des sangliers, des chiens, des chevaux, on ferme des plages, ça tue les hommes, la faune et la flore sous-marine, mais il y a trop d'intérêts en jeu...

- Et donc ?

- Alors, poursuis-je en fronçant les sourcils, vous obéissez aux ordres, vous imaginez une fausse piste, vous voulez m'embarquer dans une histoire à dormir debout, me faire passer à table, vous me faites flipper, c'est trop facile, Lucas, son pote Clovis, aux ordres, des jeunes, des nuls, rien dans la tête, elle est pas belle l'enquête à charge ?

- Je crois que l'on va bien s'entendre, toutes les deux.

Elle me scotche, Victoire Redord, jamais elle veut péter un câble, me frapper une bonne fois pour toutes ? Bordel, elle tourne à quoi pour rester aussi calme ?

- Les prés salés du Mèz, tu disais ?

Je réfléchis une seconde, je parle souvent trop vite, même si j'ai un bon esprit de déduction, c'est mon prof de philo qui me l'a dit en me rendant ma première copie, deux sur vingt, mais continuez, Klervi, pour les logiciens, le seul raisonnement absolument rigoureux est la déduction, et profitez-en pour vous essayer au raisonnement par l'absurde, vous verrez, c'est chatoyant. Pourquoi me rappelle-t-elle que j'ai parlé des prés salés ?

- Il y a du nouveau, Klervi, je dois y aller. Tu sors demain, dimanche, c'est ça ? Alors on va passer un contrat moral, toi et moi. On va se revoir lundi, d'ici-là, ne rapporte pas un seul mot de notre conversation. A personne, ok ?

- Sinon ?

- Sinon, tu ne reverras jamais ton frère, dit-elle sèchement, ni Lucas. Dans sept ans, si j'en crois les docteurs, Jezequel ne sera plus là pour te protéger. Au mieux, il sera interné dans un asile psychiatrique, au pire, il sera mort pendant que toi, au trou, tu te demanderas pourquoi tu n'étais pas auprès de lui pour le sortir du coma, le couvrir de baisers des jumeaux.